

Jean Dubuffet et Gaston Chaissac, si près de l'art brut

Par Valérie Duponchelle

Publié le 27/12/2021 à 15:57,

Mis à jour le 27/12/2021 à 15:57



Dandy de muraille, de Gaston Chaissac, 1948. Photo Philippe Rocher/Adagp, Paris, 2021

REPORTAGE - Dubuffet inventa le terme d'«art brut», pour les autres. Gaston Chaissac ne s'y reconnaissait pas: il refusait de se dire autodidacte. Deux grands artistes inclassables et rebelles, à redécouvrir à la Fondation Gianadda, en Suisse, et au Musée Soulages, à Rodez.

L'art brut a son inventeur, son prospecteur, son rassembleur, son théoricien. Même si les surréalistes le célébraient déjà, c'est Jean Dubuffet (1901-1985) qui invente en 1945 ce terme, aujourd'hui synonyme de mine d'or. Il «réunit ce qu'on appelait l'art des fous, mais aussi l'art spirite et celui d'inspirés fort éloignés des cercles de l'art»,

lui fait dire le galeriste Christian Berst dans *Un monde d'art brut* (sa BD avec Oriol Mallet, Delcourt/Encrages). Le terme apparaît lorsque Dubuffet fait ses premiers voyages de prospection d'œuvres marginales en Suisse et en France, lui qui finira par donner sa collection pionnière d'art brut à Lausanne (inauguration en 1976 avec plus de 4 500 œuvres de 145 artistes). «*L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui ; il se sauve aussitôt qu'on prononce son nom: ce qu'il aime, c'est l'incognito. Ses meilleurs moments sont quand il oublie comment il s'appelle*», cite la Fondation Dubuffet, qui souligne que Dubuffet n'a jamais mêlé ses propres œuvres avec l'art brut de sa collection.

Et pourtant, cette fascination pour l'art brut se voit dans son œuvre toujours surprenante, à la recherche de «*valeurs sauvages*» qui marquent le retour à l'impulsion première. À la fois simple et gaie comme un dessin d'enfant qui veut tout représenter, sophistiquée et mystérieuse comme l'art pariétal. «Dubuffet, l'irréductible», l'a baptisé Sophie Duplaix, commissaire de sa rétrospective «Jean Dubuffet» à la Fondation Gianadda, monument brut de Martigny. Elle suit ce fil conducteur avec une centaine d'œuvres présentées comme autant de chapitres d'un long poème archaïque, sous les alcôves de ce fortin aveugle en béton, construit en 1976 en mémoire de Pierre Gianadda. Deux sculptures de Dubuffet vivent dans le jardin de la fondation suisse. Celles de la rétrospective proviennent à 95 % des collections du Musée national d'art moderne, riches de 160 œuvres, grâce à la dation Dubuffet en 1996, à la dation Pierre Matisse, son galeriste à New York (onze expositions) et aux deux dations Daniel Cordier, qui fut son marchand de 1958 à 1964.

Lui qui célébra l'art brut des «*personnes indemnes de toute culture artistique*» et exemptes de tout «*mimétisme*» s'applique la formule à lui-même, se déconditionne le regard et réinvente sa vie avec Lili, l'amie de Kiki de Montparnasse, et son art (4 000 peintures, soit plus de 10 000 œuvres, au total). Son monde qui ressemble à son crâne chauve. Sa palette, qu'elle soit terreuse ou tricolore. Son vocabulaire graphique où le corps est une drôle de machine (*Corps de dame*, photolithographie, 1950), où la figure humaine est un pantin, où les portraits cinglants sont d'une ressemblance cruelle avec le sujet (*Dhôtel nuancé d'abricot*, juillet-août 1947). «*L'art n'est passionnant (...) que pour autant qu'il livre d'une manière très véridique et immédiate - tout chauds, pourrait-on dire, et tout crus - les mouvements d'humeur de l'auteur*», écrit-il en 1951.

Politiquement incorrect

L'ensemble «Marionnettes de la ville et de la campagne» (1942-1945) marque son entrée officielle en peinture en 1942, à 41 ans, après une première tentative, puis sa vie de négociant de vins et sa halte à Buenos Aires. Désormais, et jusqu'à la fin, il va vivre de son art. Refus de la perspective, hommes, vélos, bétail alignés sur le même plan, aplats vert franc ou bruns, jardins cachés révélés par le survol du peintre au-dessus de *Campagne heureuse*, août 1944. Du formidable *Jazz Band (Dirty Style Blues)*, 1944, aux corps amalgamés sous terre du *Voyageur sans boussole*, 1952, on voit un Dubuffet «*épris de la cuisine de la peinture, comment on la triture, on fait ressortir les couches sous-jacentes*», souligne Sophie Duplaix. Osmose entre idée de la musique et peinture dans les séries poétiques où l'écriture danse chez Dubuffet, homme de pinceau et de lettres, réinventées en mille formules.

Pas un seul endroit de son monde n'est vide, partout surviennent des surgissements, de *Messe de terre*, 1959-1960, à l'*Hourloupe*, des *Texturologies* à *Paris Circus*, quand il retrouve Paris et la peinture à l'huile et célèbre sa joie en couleurs vives. Ce travailleur acharné sculpte le polystyrène avec un fil chaud, invente 150 à 200 praticables, ces costumes en coques de cosmonautes, à la fin des années 1970, pour le spectacle *Coucou Bazar* au Guggenheim, au Grand Palais puis à Turin. Au cœur de la Fondation Gianadda, son grand chef-d'œuvre, *Le Cours des choses - Mire G 174 (Boléro)* fait en 1984 pour la Biennale de Venise. Dubuffet a travaillé feuille par feuille, puis regroupé le tout. Son immense tableau donne «*l'idée d'une gestualité incroyable alors qu'il est ce petit vieux monsieur perclus de douleurs*».

Un art empreint de simplicité

Souvent rapproché de l'art brut, Gaston Chaissac (1010-1964) est un «*artiste moderne, polyphonique et inclassable*», préfère dire Benoît Decron, directeur du Musée Soulages, qui le confronte aux figures du groupe CoBrA (1948-1951). Ils ne se sont pas rencontrés. Le premier, ancien apprenti cordonnier tombé dans la peinture après sa rencontre en 1937 avec le sculpteur Otto Freundlich, incarne la campagne (vendéenne) ; tous les autres, la ville, leurs villes, d'où l'acronyme CoBrA (Copenhague, Bruxelles, Amsterdam). Mais ils ont en commun «*une égale passion pour la spontanéité et le politiquement incorrect, dans une sorte de hors-piste pictural*». Le Musée Soulages réunit donc ces «*âmes sœurs*», sous le signe du serpent, figure commune de leurs univers, dans une exposition.

La correspondance de Chaissac avec son «cousin» Dubuffet montre qu'il a une «*vision claire de son statut d'artiste moderne, distincte de l'art brut*». Fasciné par les Celtes et les pratiques rituelles des druides, frotté à la théosophie et aux théories naturistes, ce frugal parcourt la nature et sauve des dépotoirs des objets abandonnés qu'il transforme en art, merveilleux totems, pierres peintes, gamelles écrasées devenues masques, paniers, assiettes. Ses personnages ont la simplicité poignante des humains embarqués dans les danses macabres, sur les linteaux du Moyen Âge. Là encore, un thème qui a inspiré le Danois Asger Jorn, passionné de l'art roman de son Jutland natal.

«Jean Dubuffet: rétrospective», à la Fondation Gianadda, Martigny (Suisse), jusqu'au 6 juin. Catalogue coédition Fondation Gianadda/Centre Pompidou. «Chaissac & CoBrA. Sous le signe du serpent», au Musée Soulages, Rodez (12), jusqu'au 8 mai. Catalogue sous la direction de Benoît Decron, 32 €.

» **Suivez toutes les infos du *Figaro* culture sur [Facebook](#) et [Twitter](#) .**

» **Découvrez le programme de visites guidées du *Figaro Store* [ici](#) .**

